

LA RÉVOLUTION AU PORTUGAL : LE NOUVEAU GOUVERNEMENT EST FIDÈLE A L'ENTENTE

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2582. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Lundi
10
DÉCEMBRE
1917

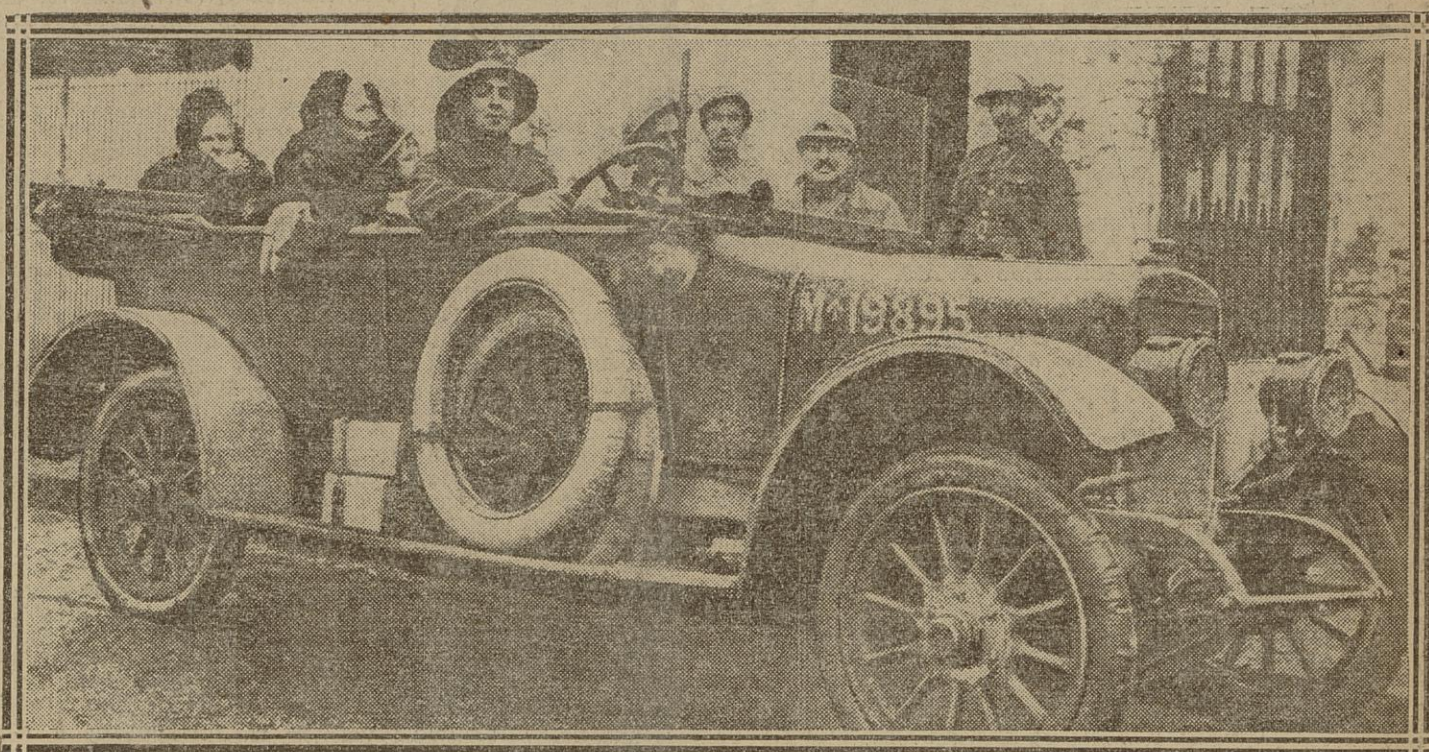
RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

LES RÉFUGIÉS DU CAMBRÉSIS SONT A MAYENNE

VOIR EN PAGE 2 : LE RÉCIT DRAMATIQUE DE LEUR "ÉVASION"
RECUEILLI PAR L'ENVOYÉ SPÉCIAL D' "EXCELSIOR"



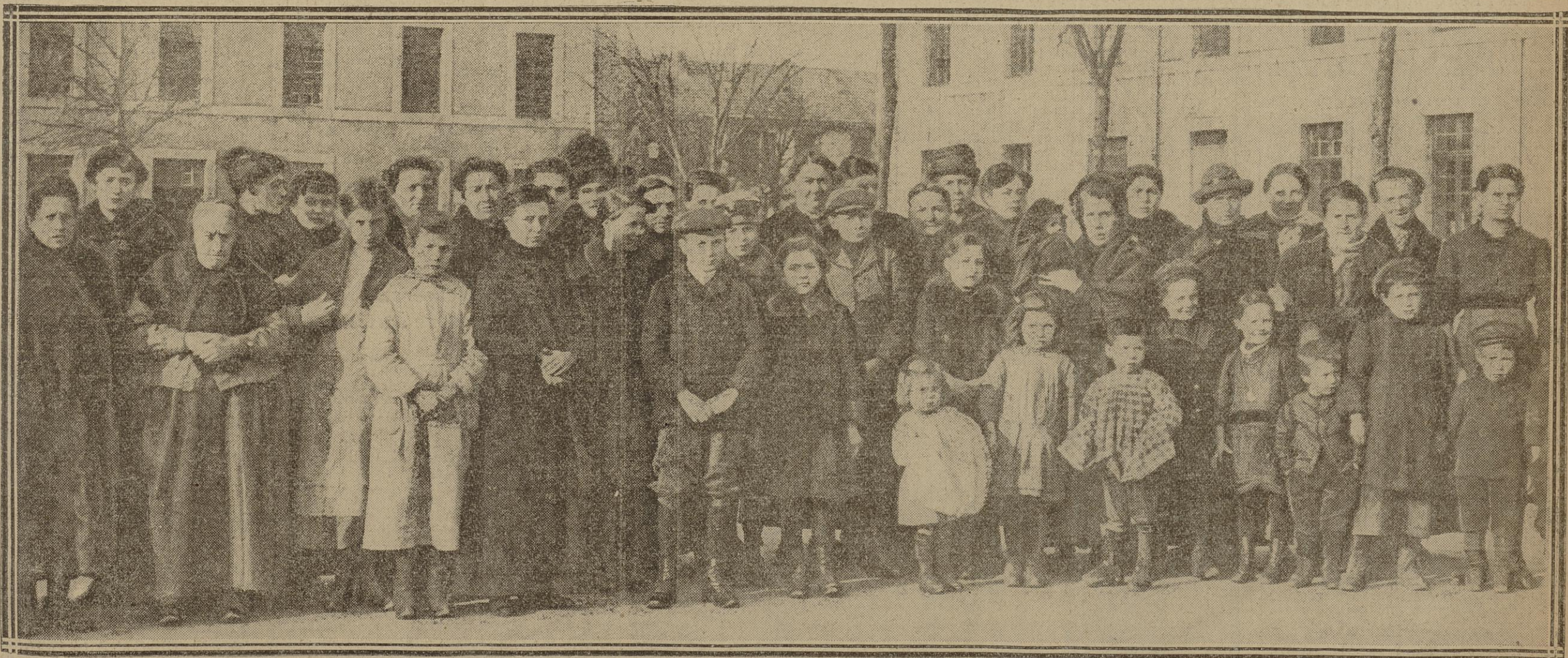
ENFANT ÉCHAPPÉ AU BOMBARDEMENT DE MASNIÈRES



DE VIEILLES FEMMES INFIRMES SONT TRANSPORTÉES PAR LES CANADIENS



SOLDATS AIDANT UNE AVEUGLE SEPTUAGÉNAIRE A SORTIR DES RUINES DE SA MAISON



UN GROUPE DE RÉFUGIÉS DE MASNIÈRES, PHOTOGRAPHIES DANS LA CASERNE MEYRAN, A MAYENNE. — Phot. Domeau

L'évacuation des habitants de la région où s'est manifestée la brusque offensive britannique du 21 novembre fut certainement l'une des plus dramatiques qu'aient connues les populations des pays envahis. Au prix de souffrances inouïes et de multiples périls,

c'est seulement après avoir traversé le champ de bataille même qu'ils ont pu reconquérir une liberté qu'ils avaient perdue le 26 août 1914. Notre envoyé spécial a pu les rejoindre dans la zone paisible du Maine et obtenir d'eux le récit de leurs lamentables tribulations.

LE MAIRE DE MASNIÈRES NOUS RETRACE L'ÉVACUATION TRAGIQUE DU CAMBRÉSIS

La population civile, parmi laquelle se trouvaient des vieillards, des infirmes et de nombreux enfants, traversa le champ de bataille au plus fort de l'action.



MASNIÈRES AVANT LA GUERRE

(DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL)

MAYENNE, 9 décembre. — Je viens de passer trois jours près des rapatriés du Cambrésis brutalement libérés par l'action des troupes britanniques devant Cambrai. Jamais évacuation n'a eu lieu dans des conditions aussi particulières, aussi tragiques. Il y a ici quelques habitants de Noyelles-sur-lescaut, de Cantaing, de Fontaine-Notre-Dame, et tout ce qui restait de la population de Masnières. Et il y a ici, vivant au milieu de ceux qu'il n'a pas voulu quitter, le second adjoint de Masnières, faisant fonctions de maire, M. Georges Lasselin, qui, après avoir donné l'exemple d'un courage quotidien pendant de nombreux mois, a su rassembler tous ces braves gens et les faire sortir sans panique d'un véritable enfer.

M. Georges Lasselin

On m'avait dit à la préfecture de Laval : « Voilà celui qui peut vous raconter des choses intéressantes, authentiques. C'est grâce à son sang-froid, à son énergie, à son esprit d'initiative que ses administrés ont pu vivre avec l'ennemi dans des conditions à peu près acceptables. Il était temps qu'ils fussent délivrés, car ce maire, qu'ils aiment comme il le mérite, devait passer devant le conseil de guerre le 5 décembre pour avoir refusé de livrer soixante jeunes filles aux autorités allemandes. »

Je me suis mis en route. J'ai visité Mayenne et les villages où quelques réfugiés ont pu trouver un gîte. Partout me fut signalé le passage de M. Lasselin. Il arrive, l'installe chaque foyer tant bien que mal, avec des moyens de fortune, accompagnant parfois le sous-préfet. J'ai enfin trouvé ce fourrier incomparable, à Mayenne, dans une aile de la caserne Meyran, où les réfugiés ont été hospitalisés, et qui sera demain pleine de contingents polonais venant d'Amérique, en tête des premières recrues.

Dans un coin de ces bâtiments déserts, on a improvisé deux dortoirs : un pour les femmes, un pour les hommes. Le vaillant et infatigable « petit maire », ainsi qu'on l'appelle, s'est tant occupé d'autrui qu'il n'a pas eu le temps de penser à lui. Il couchera ici encore cette nuit, séparé de sa femme et de sa fille, qui sont de l'autre côté, dans l'autre aile commune.

— Que voulez-vous, nous dit M. Georges Lasselin. Il a fallu d'abord caser les familles nombreuses, se préoccuper des enfants en bas âge. La guerre nous a appris à courir au plus pressé. L'important pour nous a été de quitter Masnières. Le 21 novembre, à 10 heures du matin, c'était chose décidée. A 11 heures, c'était chose faite.

« Nous étions avec les Allemands depuis le 26 août 1914. Ce sont des années qui comptent !
« Jusque-là, le secteur était des plus tranquilles. Nous restions des semaines sans entendre le canon. Nous étions cependant bien près du front : à deux kilomètres et demi du côté de La Vacquerie, quatre kilomètres du côté de Maroing. Rumilly, qui touche Masnières, était séparé de nous par une ligne de tranchées. Depuis le mois de juin, il n'y avait presque plus de troupes. Elles avaient été repliées vers les Flandres.

« Quelle vie monotone ! Les jours, les semaines et les mois s'écoulaient : rien, rien à l'horizon. Le 21 septembre 1914, lors de la bataille de Bonnavis, nous avions vu des Français en patrouille. Nous leur avions fait part de notre ardent désir de franchir les lignes. « Restez, demain nous serons à Cambrai. » Nous ne les avons pas revus !

La délivrance

« Mais le 20 novembre dernier, à 6 heures du matin, la canonnade éclata tellement forte et voisine que je me dis : « Cette fois, c'est pour nous. » Et, vêtu comme vous me voyez, je suis allé tout de suite à la mairie. « Courant d'une porte à l'autre, je donnai aux habitants le conseil de se terrer dans leurs caves. Le ravitaillement s'effectuait par les souterrains. A 3 heures de l'après-midi, les Anglais entraient dans le village, accueillis par le feu rageur et rapide des mitrailleuses. Vers le soir, celui-ci diminuait d'intensité. Les Allemands, qui défendaient l'accès du pont, tapis de chaque côté dans des casemates, étaient à court de munitions. Ils firent alors sauter le parapet et renoncèrent à détruire le tablier qui était miné. De même ils n'eurent pas le temps de miner les passerelles qu'ils avaient établies sur le canal de Saint-Quentin, et c'est par là que les Anglais firent irruption dans la nuit du 20 au 21. Vers 2 heures du matin, leurs premiers éléments faisaient le coup de feu dans nos rues. A 6 heures, le village était presque entièrement entre leurs mains. Je vis apparaître leur premier tank : une masse énorme qui s'effondra dans le canal en essayant de franchir le pont. Le chef écluseur de chez nous, Gustave Montigny, sans se soucier des balles, établit des ponts de fortune avec les Canadiens pour permettre à la cavalerie de passer sur les écluses.

« J'ai compris que le moment était venu pour nous d'agir au plus vite et j'y étais engagé par une population très courageuse, ne craignant pas d'affronter la mort pour

tenter de se libérer. Traversant le canal, j'allai trouver le commandant de place anglais et, d'un commun accord, nous décidâmes de procéder à une prompt évacuation. Sous les balles et les obus, un drapeau blanc à la main pour écarter le tir des Anglais, je pus grouper 510 personnes, de Masnières, 170 de Cantaing, 140 de Noyelles et une vingtaine de Fontaine-Notre-Dame. Il y avait parmi nous des vieillards, des enfants, deux de deux mois, des infirmes, deux aveugles et deux vieilles demoiselles. Il fallut décider chacun à « se sauver » sans emporter le moindre bagage. Les Allemands nous avaient souvent donné l'ordre de nous tenir prêts à évacuer, en cas d'alerte, en trente minutes au maximum. Il s'agissait pour eux de nous faire évacuer de leur côté, bien entendu, car nous serions devenus des otages entre leurs mains. Nous avions préparé pour ce cas douloureux un petit paquet de linge de rechange. Nous ne pouvions même pas nous charger de cela. Chacun mit dans ses poches son pécule, ses rares bijoux, sa fortune. Il faut faire vite et l'on ne songe pas toujours à tout lorsqu'on s'évade.

« Malheureusement quatre familles n'avaient pu être prévenues : un barrage de fils de fer interdisait l'accès de leur rue et, les balles tombant dru de ce côté, le garde-champêtre Delfne risqua plusieurs fois la mort sans parvenir à attirer leur attention. Du reste, les Anglais nous invitaient à faire diligence. Nous menaçons de gêner leur action. Ils firent évacuer les maisons et mirent dans la seule automobile dont ils pouvaient disposer les deux aveugles, une dame et son bébé. Avec nos vieillards, nos infirmes et nos petits enfants — il en est arrivé jusqu'à quarante-cinq au-dessous de treize ans — nous dûmes gagner à pied Gonzeaucourt, à onze kilomètres, et traverser sous la mitraille tout le champ de bataille. Ce fut dur. Il fallait avant tout sortir des fils de fer barbelés. Les femmes y laissèrent leurs vêtements, leurs coiffures, leurs cheveux. Des jeunes filles eurent les chairs si profondément labourées par ces roches artificielles qu'elles sont encore en traitement.

La première étape

« Rien ne pourrait vous donner une idée de ce que fut notre première étape. Courbés, pliés en deux, à genoux et couchés à plat ventre, il nous fallut avancer et ramper dans une terre argileuse, dans une boue sanglante défoncée et battue par la canonnade, descendre dans les boyaux, et nous fauliller dans les tranchées où combattait des soldats de toutes les armes. Des femmes échevelées perdaient leurs chaussures, d'autres, le petit sac contenant leurs pauvres économies. Il fallait avancer sans regarder en arrière. On versait des larmes, mais sans désespoir collectif, sans désespoir. Obscurément, chacun se rendait compte qu'il allait vers la France, qu'il s'éloignait de l'ennemi.

« Bien que pris par la fièvre de l'action, nos alliés trouvaient le temps de nous aider, de nous reconforter. Ils nous facilitaient le cheminement souterrain, prenant, à découvert, les enfants sur leur dos ou se les passant de mains en mains dans les tranchées. La bataille autour de nous faisait rage : nous n'avons eu que deux blessés, et deux vieillards sont morts de fatigue, d'épuisement. Beaucoup d'autres seraient tombés pour ne plus se relever si les Anglais ne nous avaient donné du pain, quelques boîtes de lait, du cacao et du bouillon.

« Harassés, à bout de souffle, nous passâmes la nuit sous des tentes et, le lendemain, un train de ravitaillement nous conduisit à Péronne. C'était la fin d'un calvaire. Là nous subîmes le triage. L'identité de chacun de nous fut établie. Nous fûmes ensuite dirigés sur Albert puis sur Amiens, puis sur Paris, puis sur Laval et nous voici enfin.

« Au total, 253 hommes ont été libérés. Une quinzaine se sont enfilés en arrivant ici.



M. LASSELIN, MAIRE DE MASNIÈRES, ET SA FAMILLE (Phot. Doumau, Mayenne.)

Les autres suivront le sort de la classe 19. Tous ceux de vingt et vingt et un ans avaient été traqués et enlevés comme prisonniers de guerre. Nombre d'entre eux, envoyés à Cantaing, avaient été obligés de creuser des tranchées. Certains vinrent chercher un refuge chez moi, sachant bien que je les recevrais. A la suite de perquisitions fréquentes et rigoureuses, on en découvrit un, puis deux. Douze furent repris. Tenu pour responsable, je fus frappé d'une amende de 550 marks, que je refusai de payer.

— Et les soixante jeunes filles ?

— Ah ! on vous a raconté ? Ce fut la dernière des exigences de ce genre. Le 16 mai dernier, mille personnes avaient été de gré ou de force évacuées sur la province de Liège. Le 17, à 6 heures du matin, le commandant de place me donna l'ordre de rassembler tous les hommes. Je demande ce que l'on veut en faire. « On en a besoin pour planter des piquets, creuser des tranchées. » Je refuse, parce que c'est contraire aux conventions de La Haye. « Ça nous est égal, il n'y a pas de convention qui tienne devant les nécessités de la guerre ! »

« Je me suis tourné vers les ouvriers groupés derrière moi : « Me donnez-vous le droit de parler en votre nom ? » « Oui ! » — « Alors je renouvelle mon refus, et votre maire, tenu pour responsable de vos actes, vous demande de ne pas céder. »

« Au fond, nous n'étions pas sans inquiétude. L'après-midi, au cours d'un rétin on à la mairie, mes amis et moi envisageâmes toutes les pénalités que nous pouvions encourir du fait de notre refus. Elles étaient lourdes et nombreuses, mais, tout compte fait, et puisque nous avions le choix, nous préférons la plus sévère à l'obligation d'aller renforcer nos ennemis en participant à leurs travaux militaires. Et, cette décision prise, notre inquiétude disparut. De fait, pas un homme de ma commune ne céda.

« La même exigence s'est renouvelée le 5 novembre. Cette fois, la kommandantur me mettait en demeure de désigner soixante jeunes filles. Elles devaient aller creuser des tranchées dans les Ardennes. *Sau au dos*, quelques-unes étaient parties de Denain, de Sommain, d'Aniche. N'était-ce pas odieux, et que pouvais-je faire, sinon refuser avec plus d'énergie et plus catégoriquement que les fois précédentes ? On jugea que ma mauvaise volonté était systématique et on me déféra en conseil de guerre tout en me laissant libre.

Un héroïque verrier

« Personne ne se plaignait. On supportait avec la même dignité la misère et les vexations. Ceux qui donnaient l'exemple de la résistance avaient la sympathie de tout le monde. C'est un verrier de dix-neuf ans, Jules Pourbaux, qui a le plus obstinément refusé de travailler pour nos ennemis. Envoyé dans une colonie disciplinaire à Vouziers, il parvint à s'évader en traversant à la nage rivières et étangs. Arrêté et enfermé à nouveau, il descenda les barreaux de sa prison et s'enfuit une seconde fois. Il rentre à Masnières, où il se cache longtemps. Mais un jour il tombe entre les mains des gendarmes, qui le ligotent. Il se débarrasse de ses liens et, par la cheminée, grimpe sur le toit. Ce fut une honteuse chasse à l'homme. On tira sur lui comme sur un fauve, et c'est miracle s'il ne fut point blessé.

« Le patriotisme de la population ne reculait devant aucun risque et n'attendait qu'une occasion pour se manifester. En 1916, un aviateur canadien tomba sur le territoire de la commune. Grièvement blessé, il fut achevé par un gendarme d'un coup de revolver à bout portant. La municipalité voulut l'ensevelir dans un cercueil convenable, ce qui fut refusé. A l'enterrement, la population acrocha des rubans tricolores aux mauvaises planches qui contenaient la dépouille de ce héros.

« Les Allemands ne se sont-ils livrés à aucune violence contre la population civile durant leur long séjour ?
« Les habitants de Masnières ont été plus ou moins molestés, suivant l'état d'esprit, très variable, des troupes de passage. Ils n'ont pas eu à se plaindre de violences particulières. Les soldats de la première occupation sont ceux qui se sont le plus mal comportés. C'est à croire que la lie de la nation était en tête de ses armées. Par la suite, leur présence fut plus tolérable.

« Quand nous sommes partis, deux soldats vivaient avec nous en civil. Il est vrai qu'ils étaient l'un Alsacien, l'autre Lorrain, mais quinze s'étaient réfugiés dans les caves avec la population, et ils se rendirent à l'armée britannique dès qu'elle arriva.

« Il ne reste plus rien de la discipline impitoyable, du criminel enthousiasme du début. »

Roger VA BE LE.

RÉVOLUTION AU PORTUGAL

M. Sidonio Paes, qui prend le pouvoir, est un adversaire résolu de l'Allemagne, qu'il a jugée comme ministre à Berlin

LE NOUVEAU GOUVERNEMENT AFFIRME SA FIDÉLITÉ A L'ENTENTE

Le mouvement qui vient d'éclater à Lisbonne a des causes multiples et complexes. Il s'est appuyé sur une certaine effervescence populaire qui a pour origine les difficultés économiques et la cherté de la vie et qui s'était déjà manifestée par des désordres locaux. Mais, l'origine du coup d'Etat est politique.

Il s'agit d'une protestation des modérés, groupés dans le parti unioniste, et que le gouvernement de M. Costa, qui était une sorte de dictature démocratique, avait exclus du pouvoir. Les hommes qui l'ont renversé et qui ont pris sa place, comme M. Brito Camacho, sont les plus connus parmi les républicains unionistes.

Ce sont donc des mécontents très divers qui se sont syndiqués et qui ont trouvé un appui dans la population et dans l'armée. Mais il ne s'agit pas d'un changement de régime, puis M. Bernard no Machado, jusqu'ici du moins, reste à la présidence. S'il est possible que quelques éléments monarchistes aient participé à l'affaire, il n'est pas question d'une tentative de restauration que le prétendant lui-même a désavouée.

Ce qu'on doit observer c'est que le coup d'Etat de Lisbonne a réussi bien facilement et bien promptement. Le parti démocrate a de nombreux partisans au Portugal. Il réagit peut-être, s'il n'est tombé que par une surprise due à l'état d'esprit de la capitale.

Quoi qu'il en soit, la personnalité qui a pris le pouvoir est sympathique aux Alliés. M. Sidonio Paes, devenu président du Conseil, était ministre à Berlin au moment de la rupture du Portugal avec l'Allemagne, et l'on n'a pas oublié les déclarations patriotiques qu'il fit en traversant Paris.

Les affaires intérieures du Portugal n'empêcheront pas notre allié de poursuivre d'un commun accord avec nous l'œuvre de guerre. Les événements de Lisbonne, qui ne sont qu'un changement de ministère un peu brusque, ne détourneront pas un instant l'armée portugaise de continuer sa brillante participation sur le front occidental. — J. B.

MADRID, 9 décembre. — La légation du Portugal communique à la presse la dépêche officielle suivante :

« Le mouvement républicain a renversé le gouvernement Afonso Costa, qui remplace un gouvernement provisoire, sous la direction de M. Sidonio Paes, ancien ministre des Travaux publics et de la Justice. »

Cette dépêche a été transmise à la légation de Madrid par le gouvernement provisoire. M. Sidonio Paes, chef du parti républicain modéré, a fait partie des cabinets de concentration républicaine présidés par M. João Chagas, aujourd'hui ministre du Portugal à Paris.

Il était, à la déclaration de guerre, ministre du Portugal à Berlin où il demeura jusqu'à la rupture avec l'Allemagne.

Des sa nomination, le nouveau gouvernement a communiqué une note officielle par laquelle il annonce que le cabinet Costa a donné sa démission pour ne pas pro-

voquer de division dans l'armée dont l'union est indispensable en les circonstances actuelles.

D'autre part, l'état-major des forces révolutionnaires a publié le manifeste suivant :

« Les forces révolutionnaires, composées de presque toute la garnison de Lisbonne, ont combattu pendant trois jours retranchées dans le parc Edouard-VII, pour sauver la patrie et la république menacées par un gouvernement formé presque totalement de monarchistes.

« Les révolutionnaires organiseront un cabinet d'hommes sérieux et compétents.

« Nous affirmons solennellement que nous nous maintiendrons aux côtés de notre vieille alliée l'Angleterre et de tous nos autres alliés, nous engageant, pour notre part, à maintenir tous les accords internationaux de la nation portugaise. »

On pense généralement que les derniers événements ont eu pour principe l'hostilité qui séparait certains partis, notamment le parti républicain unioniste, qui a pour chef le docteur Brito Camacho, et le parti démocrate, dirigé par M. Afonso Costa.

Le mouvement s'était organisé sous la direction de M. Sidonio Paes, du colonel Rocard, connu par de brillantes campagnes coloniales sous la monarchie, et de M. Suarez Branco, ancien ministre des Finances. Il a été appuyé par certains régiments de la capitale, contre lesquels la



M. SIDONIO PAES

garde républicaine refusa de tirer. Le conflit est resté localisé dans une zone limitée de la ville. Les autres quartiers sont demeurés à peu près calmes.

Ce que dit M. Garcia Prieto

MADRID, 9 décembre. — M. Garcia Prieto, président du Conseil, déclare officiellement que les renseignements exacts manquent sur la véritable situation intérieure du Portugal. On sait simplement que des désordres graves éclatèrent le 6 courant à la suite de la crise politique.

Il convient donc d'accepter sous toutes réserves les informations provenant des frontières et qui sont tendancieusement alarmistes. (Radio.)

SUR LE FRONT ITALIEN

L'activité de combat se porte vers la Piave

Sur le front italien, l'activité de combat paraît se transporter à l'autre extrémité de la zone montagneuse, dans la région de Quero. Il est manifeste que l'ennemi, ne pouvant attaquer de front avec quelque chance de succès les formidables positions du mont Grappa, cherche à les déborder d'un côté ou de l'autre, en se glissant le long de la Brenta ou de la Piave.

Sa dernière attaque sur le plateau d'Asiago ne lui a pas encore livré l'accès de la Brenta, puisque les Italiens se maintiennent encore sur les hauteurs au sud du val Frenzella. Le coude de la Piave, depuis la chute de Quero, n'est plus défendu que par le mont Tomba. Mais en arrière et à l'est de ce point se trouve le massif de la Montella, qui commande le passage de la Piave à Vidor et s'opposerait, en les prenant de flanc, à la marche des troupes ennemies qui descendraient du mont Tomba. Des forces anglaises sont placées en soutien sur cette position, qui est l'une des plus importantes du système défensif de nos alliés, et jusqu'ici la situation ne donne lieu à aucune inquiétude. — J. V.

La séance de mercredi à la Chambre italienne

Après-demain, une importante séance doit avoir lieu à la Chambre italienne. Les grands problèmes de la politique intérieure et extérieure de l'Italie y seront certainement examinés à l'occasion de la reprise des travaux parlementaires.

Une intervention de M. Giolitti ne paraît pas probable. On sait que l'ancien président du Conseil, qui, avant la guerre, était partisan d'un compromis avec l'Autriche et qui recommandait la combinaison connue sous le nom de *parecchio*, s'est rallié à l'union sacrée. Après la retraite du Tagliamento, il a réitéré avec force et avec chaleur l'assurance qu'il donnerait son appui au gouvernement national.

Si M. Giolitti ne tient pas à faire de nouvelle manifestation, en présence des événements actuels le groupe des 45 ou de « l'action parlementaire », qui a des attaches étroites avec lui et qui comprend une centaine de membres avec ses affiliés non inscrits, interviendra probablement dans le débat.

Le gouvernement semble devoir s'opposer à la création des commissions de contrôle demandées par les députés du groupe des 45, commissions qui ne seraient qu'une arme de critique et d'opposition.

AUX MATINÉES NATIONALES

Le succès de l'Emprunt est assuré, dit M. Klotz

Hier après-midi, à la Sorbonne, au cours de la quatrième Matinée nationale, sous la présidence de M. Klotz, ministre des Finances, le grand poète, M. Edmond Rostand, a fait entendre, aux acclamations de l'auditoire, son admirable poème *La Cloche*, exhortant les Français à souscrire à l'Emprunt.

Dans une brève allocution, M. Klotz a éloquentement dégagé la portée de l'Emprunt, conviant tous les Français à concourir à son succès.

« Les ressources que nous en attendons, a-t-il dit, serviront à fournir à notre admirable armée le matériel, les munitions, les appareils d'aviation, tout ce qui lui permettra d'assurer la victoire ; à nourrir, vêtir, soutenir dans leur effort nos incomparables soldats, nos héros du front.

« Ce n'est pas tout : l'Etat français doit pouvoir — et cela dépend de la collaboration de tous — accomplir l'œuvre sacrée de solidarité : venir en aide aux familles de mobilisés, tendre une main secourable à nos blessés, à nos réformés, à nos réfugiés, aux victimes de la tourmente, procurer aux populations de l'arrière les approvisionnements, le machinisme générateur d'une production plus intense. Car il faut produire ! »

Tel est l'objet de l'Emprunt.

« Le succès en est assuré. Il faut qu'il soit décisif. Il le faut pour que la France se montre, une fois de plus, égale à elle-même et digne du respect, de l'admiration qu'elle inspire au monde.

« Que le nouvel Emprunt atteste, aux yeux de tous, à nos propres yeux aussi — s'il en est besoin — l'étendue de nos ressources, notre vitalité et l'ardeur de notre confiance ! »

Contre-torpilleur américain coulé dans l'Atlantique

WASHINGTON, 9 décembre. — L'Amirauté annonce que le contre-torpilleur américain *Jacob Jones*, qui faisait un service de patrouille dans l'Atlantique, a été coulé jeudi soir à 8 heures.

Le capitaine a été sauvé, ainsi que quarante-trois officiers et marins.

ÉCOLE Boulevard Poissonnière, 19
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Steno-Dactyle, Langues, etc.

UN
Narc
et opti
lité de
reux c
consid
se fais
enflam
l'intar
sa qual
diateme
plus an
cet an
l'épreu
des imp
du po
ment,
ne l'es
cisse M
deurs
il avait
égère
nes et
que sa
phistop
illumina
gard to
Quar
claratio
toute l
nécessit
blanche
qu'il ai
Un j
où il av
nombr
le gars
mandai
nourir
qu'il e
noncer
« C'
seul, n
ne sais
poème
Enfin,
petite
midi à
corde...
Narc
vata d
coiffa s
dans u
d'incarc
son ar
nietux,
jarret
roudis
Puis
portant
homme
Bien
une gr
besoin
vingt
acheta
la figur
cent pa
pour ce
Enfin
de Nar
Elle al
d'heures
poète,
récit
indulge
toujour
encore,
dulgenc
peu en
d'un au
imagin
mari l'
de diss
cette b
Pourtar
vint qu
ment c
« brute
de nég
à une n
time d'
intense
droits !
Quat
Moulin
une éne
mutes,
attendu
rément,
et par
soudain
ses cam
mes, q
— E
que ça
Tu ne
C'est
avait j
notre
rendez-
Or,
naient
tant la
compté
avance,
voir un
de Nar
noncer
— O
toujour
mine, c
Narc
et opti
OBES
L
PLU
Mergent
vendre
soires e
88, aver

LES CONTES D'EXCELSIOR

UN OPTIMISTE

PAR

LÉON GROC

Narcisse Moulin était poète de son état, et optimiste par tempérament. En sa qualité de poète, il était éperdument amoureux de Mme Céline Joussetinot, qui le considérait d'ailleurs sans indulgence et se faisait des papillotes avec les poèmes enflammés et décadents que lui adressait l'indifférent et voluptueux Narcisse ; en sa qualité d'optimiste, il découvrait immédiatement un bon côté aux incidents les plus pénibles pour son amour-propre. Or, cet amour-propre était souvent mis à l'épreuve par les dédains non dissimulés de Mme Céline Joussetinot, et aussi par les impitoyables railleries des camarades du poète, lesquels lui déclaraient notamment, sans la moindre délicatesse : « Tu ne t'es donc pas regardé ?... » Car Narcisse Moulin était laid, d'une de ces laideurs piteuses et ridicules qui font rire ; il avait un nez en trompette, des yeux légèrement divergents, des cheveux ternes et plats. Mais il prétendait volontiers que sa laideur avait quelque chose de méphistophélique, et qu'un éclair de génie illuminait le strabisme fâcheux de son regard torve...

Quant à l'échec permanent de ses déclarations d'amour, il l'attribuait, en toute bonne foi, non point à sa personnalité dénuée d'agréments, mais à l'incapacité pureté de Mme Joussetinot, « plus blanche que la blanche hermine », ainsi qu'il aimait à le proclamer.

Un jour qu'il se trouvait à la brasserie où il avait coutume de chercher dans d'innombrables bocks l'inspiration poétique, le garçon vint le prévenir qu'on le demandait au téléphone, et il pensa s'évanouir de bonheur, dans la cabine, tandis qu'il entendait une voix de femme prononcer ces phrases imprévues :

« C'est moi, Céline... Vous êtes bien seul, n'est-ce pas ?... Oh ! j'ai honte... je ne sais comment vous dire cela... Votre poème d'hier était si touchant, si beau... Enfin, je voudrais avoir avec vous une petite entrevue... Voulez-vous : cet après-midi à trois heures, au métro de la Concorde... »

Narcisse Moulin fit toilette ; il se cravata d'une écharpe mauve irrésistible, coiffa son feutre le plus cavalier, se drapa dans une cape de velours noir doublée d'incarnat, s'essaya longuement, devant son armoire à glace, à des gestes harmonieux, la main gauche sur le cœur et le jarret tendu, tandis que le bras droit s'arandonnait gracieusement.

Puis il partit, frappant le sol du talon, portant haut la tête, ainsi qu'il sied à un homme qui s'en va en bonne fortune.

Bien entendu, il arriva au rendez-vous une grande heure plus tôt qu'il n'était besoin ; il fit les cent pas, lut et relut vingt fois les affiches de l'Emprunt, acheta un journal, considéra longuement la figure ôte d'un agent, qui faisait les cent pas aussi, mais qui, lui, était payé pour cela...

Enfin, trois heures sonnèrent et le cœur de Narcisse se mit à battre furieusement. Elle allait venir !... Un premier quart d'heure s'écoula, au cours duquel le poète, en lissant sa moustache aux poils rares et raides, s'efforça de conserver une indulgence souriante : « Oh ! les femmes ! toujours en retard !... » Quinze minutes encore, et Céline n'apparut point. L'indulgence souriante se transformait peu à peu en impatience amère. Puis, des idées d'un autre ordre envahirent son cerveau imaginaire : Elle avait été empêchée ; son mari l'avait surprise peut-être ; incapable de dissimuler, elle avait tout avoué, et cette brute sinistre l'avait assassinée !...

Pourtant, Narcisse, à la réflexion, se souvint que celui qu'il soupçonnait gratuitement d'un crime était, non pas une « brute sinistre », mais un brave homme de négociant qui n'aurait pas fait de mal à une mouche... Alors, Elle avait été victime d'un accident : la circulation est si intense à Paris, et les chauffeurs si malingers !... Ainsi monologuait le poète...

Quatre heures ! Pour le coup, Narcisse Moulin, affolé, se dit à lui-même, avec une énergie farouche : « Encore cinq minutes, et je m'en vais ! ». Mais il aurait attendu bien plus que cinq minutes assurément, soutenu par un espoir invincible et par une fatuité robuste, s'il n'avait vu soudain surgir du métro toute la bande de ses camarades habituels, hommes et femmes, qui l'accablèrent de lazzi :

— Eh bien, vrai, vieux rimailleur, ce que ça a bien pris, le coup du téléphone ! Tu ne t'étais donc pas regardé ?...

Il comprit aussitôt quelle farce on lui avait jouée, et que Mme Céline Joussetinot n'avait jamais songé à lui donner un rendez-vous.

Or, tous ses persécuteurs, qui ricanèrent méchamment devant lui, en gicant la mine déconforte qu'ils avaient escomptée et dont ils s'étaient délectés par avance, furent tout dépités eux-mêmes de voir un sourire suave errer sur les lèvres de Narcisse Moulin, et de l'entendre prononcer avec une extase sincère :

— Oh ! comme je suis content ! Elle est toujours plus blanche que la blanche hermine, elle n'a point déçu !

Narcisse Moulin était poète de son état, et optimiste par tempérament...

Léon GROC.

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

PLUSIEURS LINOTYPES
Mergenthaler Standard, à simple magasin, à vendre. Très bon état de fonctionnement. Accessoires et électro-moteur particulier. S'adresser : 88, avenue des Champs-Élysées, Paris.

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATINL'ORDRE EST COMPLÈTEMENT
RÉTABLI AU PORTUGALM. Machado Santos, fondateur de
la République, remis en liberté.

MADRID, 9 décembre. — Le ministère des Affaires étrangères a reçu du ministre d'Espagne à Lisbonne un télégramme, daté du 8 décembre, et ainsi conçu :

« La tranquillité est rétablie, quoique quelques coups de feu soient encore échangés dans les rues. La circulation des tramways et des voitures est toujours suspendue. Le comité révolutionnaire a publié un manifeste suivant lequel il déclare que le gouvernement se constituera avec des hommes sérieux et amis de l'ordre, qui sauront maintenir l'alliance avec l'alliée séculaire l'Angleterre et avec les autres pays de l'Entente, aux côtés desquels le gouvernement portugais continuera la guerre contre l'Allemagne. »

On insiste sur ce fait que le premier acte du nouveau gouvernement a été de mettre en liberté M. Machado Santos, qui a été le fondateur de la République.

La genèse de la crise

M. Joao Chagas, ministre du Portugal à Paris, a bien voulu nous déclarer :

— Je n'ai reçu qu'une dépêche de Lisbonne annonçant la formation d'un nouveau gouvernement. Je ne puis donc vous donner d'autres explications sur une situation que j'ignore.

Nous nous sommes inclinés devant le mutisme bien compréhensible de M. Joao Chagas.

Nous nous sommes alors adressés à une personnalité particulièrement avertie des questions de la politique portugaise et nous reproduisons ci-dessous les déclarations que cette personnalité a bien voulu nous faire :

— Je ne suis point étonné de ce que vous m'annoncez sur l'agitation qui vient de se produire. Le ministère renversé par M. Sidonio Pais subissait une crise latente depuis plus de deux mois.

Il était continuellement attaqué — même par les journaux purement républicains, qui l'accusaient d'incompétence d'une manière générale ; ils lui reprochaient aussi son incurie en matière de ravitaillement.

Le gouvernement de M. Costa subit un grave échec lors de la grève récente des employés des P. T. T. qui réclamaient une augmentation de salaire qu'il accorda. La plupart des corporations ouvrières se mirent ensuite successivement en grève. A l'heure actuelle, le chômage des employés de la municipalité laisse les rues de la capitale dans une repoussante saleté ; les morts ne sont même plus inhumés dans les cimetières.

Quelques gestes jugés trop autoritaires achevèrent d'aliéner au cabinet Costa les dernières sympathies qu'il possédait. Ainsi la presse protesta unanimement contre la suppression du journal *Liberal*, accusé d'avoir publié des articles subversifs.

Contre le cabinet s'était déjà formé le parti « centriste », qui se proposait de rallier tous les membres de l'opposition modérée. D'ailleurs, le ministère avait été profondément ébranlé à la suite d'un échec éprouvé lors des élections municipales du 4 novembre.

Enfin, il convient de ne pas oublier l'opposition presque systématique qui s'est élevée contre les évènements, accusés d'enfreindre les lois qui sont basées sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Voilà, résumées, les raisons qui ont déterminé le mouvement actuel ; mais il se traiterait prématurément de tenter d'émettre une hypothèse quelconque sur son résultat. M. Sidonio Pais, autrefois ministre des Travaux publics, et ministre plénipotentiaire à Berlin lorsque le Portugal déclara la guerre à l'Allemagne, est un bon républicain. C'est tout ce que je puis vous dire.

Enfin, il convient de ne pas oublier l'opposition presque systématique qui s'est élevée contre les évènements, accusés d'enfreindre les lois qui sont basées sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Voilà, résumées, les raisons qui ont déterminé le mouvement actuel ; mais il se traiterait prématurément de tenter d'émettre une hypothèse quelconque sur son résultat. M. Sidonio Pais, autrefois ministre des Travaux publics, et ministre plénipotentiaire à Berlin lorsque le Portugal déclara la guerre à l'Allemagne, est un bon républicain. C'est tout ce que je puis vous dire.

Enfin, il convient de ne pas oublier l'opposition presque systématique qui s'est élevée contre les évènements, accusés d'enfreindre les lois qui sont basées sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Voilà, résumées, les raisons qui ont déterminé le mouvement actuel ; mais il se traiterait prématurément de tenter d'émettre une hypothèse quelconque sur son résultat. M. Sidonio Pais, autrefois ministre des Travaux publics, et ministre plénipotentiaire à Berlin lorsque le Portugal déclara la guerre à l'Allemagne, est un bon républicain. C'est tout ce que je puis vous dire.

Enfin, il convient de ne pas oublier l'opposition presque systématique qui s'est élevée contre les évènements, accusés d'enfreindre les lois qui sont basées sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Voilà, résumées, les raisons qui ont déterminé le mouvement actuel ; mais il se traiterait prématurément de tenter d'émettre une hypothèse quelconque sur son résultat. M. Sidonio Pais, autrefois ministre des Travaux publics, et ministre plénipotentiaire à Berlin lorsque le Portugal déclara la guerre à l'Allemagne, est un bon républicain. C'est tout ce que je puis vous dire.

Enfin, il convient de ne pas oublier l'opposition presque systématique qui s'est élevée contre les évènements, accusés d'enfreindre les lois qui sont basées sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Voilà, résumées, les raisons qui ont déterminé le mouvement actuel ; mais il se traiterait prématurément de tenter d'émettre une hypothèse quelconque sur son résultat. M. Sidonio Pais, autrefois ministre des Travaux publics, et ministre plénipotentiaire à Berlin lorsque le Portugal déclara la guerre à l'Allemagne, est un bon républicain. C'est tout ce que je puis vous dire.

Enfin, il convient de ne pas oublier l'opposition presque systématique qui s'est élevée contre les évènements, accusés d'enfreindre les lois qui sont basées sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Voilà, résumées, les raisons qui ont déterminé le mouvement actuel ; mais il se traiterait prématurément de tenter d'émettre une hypothèse quelconque sur son résultat. M. Sidonio Pais, autrefois ministre des Travaux publics, et ministre plénipotentiaire à Berlin lorsque le Portugal déclara la guerre à l'Allemagne, est un bon républicain. C'est tout ce que je puis vous dire.

Enfin, il convient de ne pas oublier l'opposition presque systématique qui s'est élevée contre les évènements, accusés d'enfreindre les lois qui sont basées sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Voilà, résumées, les raisons qui ont déterminé le mouvement actuel ; mais il se traiterait prématurément de tenter d'émettre une hypothèse quelconque sur son résultat. M. Sidonio Pais, autrefois ministre des Travaux publics, et ministre plénipotentiaire à Berlin lorsque le Portugal déclara la guerre à l'Allemagne, est un bon républicain. C'est tout ce que je puis vous dire.

Enfin, il convient de ne pas oublier l'opposition presque systématique qui s'est élevée contre les évènements, accusés d'enfreindre les lois qui sont basées sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Voilà, résumées, les raisons qui ont déterminé le mouvement actuel ; mais il se traiterait prématurément de tenter d'émettre une hypothèse quelconque sur son résultat. M. Sidonio Pais, autrefois ministre des Travaux publics, et ministre plénipotentiaire à Berlin lorsque le Portugal déclara la guerre à l'Allemagne, est un bon républicain. C'est tout ce que je puis vous dire.

Enfin, il convient de ne pas oublier l'opposition presque systématique qui s'est élevée contre les évènements, accusés d'enfreindre les lois qui sont basées sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

LE SOVIET DES COMMISSAIRES DU PEUPLE
PROCLAME LA RÉVOLUTION RUSSE EN DANGERIl accuse le parti cadet de soudoyer les généraux
contre-révolutionnaires.

PETROGRAD, 9 décembre. — Le Soviet des commissaires du peuple adresse une importante proclamation à toute la population, aux députés des Soviets des ouvriers, des soldats et des paysans.

Cette proclamation débute ainsi :

« Au moment où les représentants des Soviets des travailleurs, des soldats, des paysans engagés dans des pourparlers pour obtenir une paix digne au pays fatigué, les ennemis du peuple, les impérialistes, les propriétaires, les banquiers et leurs alliés, les généraux cosaques commencent leur dernière tentative pour défaire notre œuvre de paix, arracher le pouvoir des mains des Soviets, la terre des mains des paysans et obliger les soldats, les marins et les cosaques à verser leur sang au profit des impérialistes russes et alliés. »

Le document maximaliste discute ensuite la conduite de Kaledine sur le Don et de Doutof sur la Ourtla, qui ont « levé l'étendard de la révolte ». Il les accuse ainsi que Kornilof, Rodzianko, Miloukoff, Goutchkof, Konovalof de vouloir reconquérir le pouvoir et de chercher à se servir des classes laborieuses « comme d'une arme pour atteindre leur but criminel. »

Il prétend que le parti cadet apporte des dizaines de millions aux généraux contre-révolutionnaires, et le dénonce comme composé des pires ennemis du peuple.

Les commissaires du peuple proclament la révolution en danger, exhortent les citoyens à mener le parti du peuple à la victoire et assurent que les instigateurs du mouvement contre-révolutionnaire seront châtiés.

Le Soviet des commissaires du peuple termine sa proclamation par l'annonce des décisions suivantes :

1° Les provinces de l'Oural, du Don et autres endroits où agissent les contre-révolutionnaires sont déclarés en état de siège.

2° La garnison locale révolutionnaire devra agir avec la plus grande énergie contre les ennemis du peuple, sans attendre les ordres supérieurs.

3° Toute tentative de pourparlers ou de conciliation avec les contre-révolutionnaires sera sévèrement interdite.

4° Toute coopération de la population ou du personnel du chemin de fer avec les contre-révolutionnaires sera punie avec toute la rigueur des lois révolutionnaires.

5° Tout complot sera puni par les lois.

6° Tout travailleur cosaque qui voudra s'affranchir du joug de Kaledine, de Kornilof ou de Doutof sera considéré comme un frère et sera assuré de la protection nécessaire de la part des autorités du Soviet.

Les plénipotentiaires russes rendent compte au Soviet de leur mission

PETROGRAD, 8 décembre. — L'Agence Vestnik communique la note suivante :

« Hier sont rentrés à Petrograd les membres de la délégation maximaliste chargée de négocier les conditions de l'armistice avec le commandement allemand. »

Aussitôt la nouvelle parvenue à l'Institut Smolny, le Soviet exige que la délégation rendit compte de sa mission, non en séance secrète et devant le comité central exécutif, mais en séance publique devant tout le Soviet de Petrograd assemblée.

Le rapport exposé au cours de cette réunion par le délégué Kamenef diffère peu du rapport officiel déjà envoyé. Toutefois, Kamenef a fait savoir qu'après la réunion officielle des délégués ennemis et des délégués russes une séance complémentaire eut lieu qui n'avait pas un caractère officiel et au cours de laquelle les maximalistes critiquèrent les conditions posées par le commandement allemand, dans l'espoir que ces critiques, par delà les membres présents, iraient jusqu'au peuple allemand.

Le général Hoffmann refusa alors de continuer la discussion sur ce terrain, mais il se déclara prêt à faciliter le transport des proclamations maximalistes en France, en Angleterre et en Italie, spécifiant toutefois qu'elles ne seraient en aucun cas distribuées en Allemagne.

Après les déclarations de Kamenef, l'amiral Alfater, membre de la délégation russe, exposa devant le Soviet les conditions déjà connues que les maximalistes mettent à la conclusion d'un armistice.

La discussion a été renvoyée à demain.

A la suite de cette réunion, le gouvernement a publié la note suivante :

« Répondant aux accusations de la presse bourgeoise, qui indiquaient que les maximalistes abdiquaient sur tous les points, la presse fidèle aux soviets fait remarquer que le conflit survenu entre les délégués russes et allemands prouve que le gouvernement des soviets ne veut conclure ni un armistice ni une paix contrairement aux intérêts des masses populaires alliées. » (Radio.)

La Dette publique de Russie

On nous communique la note suivante :

D'après certaines informations reçues hier par les journaux anglais, les « commissaires du peuple » maximalistes songeraient à repudier les emprunts contractés par la Russie à l'étranger.

Le gouvernement français considère que les engagements financiers pris antérieurement au nom de la Russie sont indépendants des changements de régime qui sont survenus ou qui pourront survenir dans ce pays et que, par suite, ils s'imposent et s'imposeront à tous ceux qui représentent la Russie.

D'ores et déjà, nous pouvons annoncer que les coupons russes à échéance de janvier 1918 seront payés comme précédemment.

La nouvelle Finlande demande à la France de la reconnaître

HELSINGFORS, 9 décembre. — Le président du Sénat finlandais vient de transmettre au gouvernement français, ainsi qu'aux autres gouvernements alliés, une déclaration concernant l'indépendance de la Finlande.

Le Sénat finlandais demande respectueusement au gouvernement de la République française qu'il veuille bien reconnaître la République finlandaise et autoriser l'envoi à Paris d'une délégation.

Une conférence sur la Société des Nations

M. Jean Hennessy, député, a fait, hier après midi, à la salle de la Société Nationale d'Horticulture, une conférence applaudie sur la Société des Nations. M. Charles Brun a d'abord pris la parole pour faire l'historique des principes du « fédéralisme ».

M. Jean Hennessy a exprimé l'opinion que cette question si importante doit être posée ouvertement devant l'opinion publique et portée ensuite devant les Chambres afin de la faire voter rapidement.

LA RENTE EST LE TITRE d'un peuple qui combat

On a souvent dit, avec plus ou moins de bienveillance, que les Français étaient un peuple de rentiers. En 1913, à propos de la discussion des crédits militaires, la Gazette de France prétendait que ce peuple de rentiers, gâté par la vie facile, serait incapable de s'imposer les sacrifices financiers et de pratiquer les vertus fortes dont l'Allemagne se faisait gloire. La guerre, au contraire, montre chaque jour en pratique l'énergie et l'abnégation de ce peuple à l'étranger, duquel le colonel House vient d'exprimer, au nom de tous les Alliés, une admiration reconnaissante. La France saura accepter les restrictions ; elle a toujours su pratiquer l'économie.

S'il est bon qu'après la guerre elle apporte un esprit nouveau dans sa vie financière, pour le moment son attachement à la Rente ne présente que des avantages. La Rente est le titre d'un peuple qui combat. Elle s'est particulièrement développée chez nous à l'occasion de nos nombreuses guerres. Mais il y avait un autre motif à son succès : c'est qu'elle était adaptée pour le mieux aux convenances d'une population telle que la nôtre, composée en majeure partie de petits capitalistes et de ruraux faisant valoir eux-mêmes leur patrimoine.

Comment n'auraient-ils pas apprécié un titre donnant satisfaction à leur prudence et à leur goût pour les revenus réguliers, titre dont les coupons ont été payés avec une ponctualité parfaite pendant tout le dix-neuvième siècle et auquel tant de familles doivent leur modeste aisance ? C'est un titre facile à acquérir soit dans l'intervalle des emprunts, soit surtout au moment des émissions. Pour se refuser à devenir rentier à l'occasion du troisième emprunt de guerre, il faudrait ne pas trouver 69 fr. 20 à placer par termes échelonnés, du 26 novembre 1917 au 5 mai 1918. Les souscripteurs fortunés peuvent d'ailleurs pour leur commodité obtenir de fortes coupures. La souscription est gratuite et l'achat en d'autres temps n'occasionne, comme l'aliénation des rentes françaises, que des frais insignifiants.

LE "TIP" remplace le Beurre

2 fr. 10 le 1/2 kilo chez tous les M^{rs} de Comestibles

Expédition Province franco postal domicile contre mandat : 2 kilos 9 fr. 25 ; 4 kilos 17 fr. 85.

AUG. PELLERIN, 82, r. Rambuteau, Paris.

UN CONSEIL DE LA COURONNE
VA SE RÉUNIR A BERLINIl sera probablement présidé par
l'empereur Guillaume.

ZURICH, 9 décembre. — Le comte Czernin doit participer demain à une sorte de conseil de la Couronne, auquel assisteront les ministres allemands, Hindenburg, Ludendorff et qui sera probablement présidé par l'empereur.

Une note officielle dit que les conversations auront pour base les déclarations faites ces jours derniers par Czernin aux délégués.

Il s'agit, continue la note, d'exercer sur les puissances occidentales, par la participation des troupes austro-hongroises aux opérations du front franco-anglais, une pression morale plus forte.

NOUVELLES BRÈVES

Manifestation américaine. — Une imposante manifestation a eu lieu à New-York en l'honneur de la France. M. Roosevelt, Bock, Lodge et Jusserand ont prononcé des discours.

La catastrophe de Hamm, en Allemagne. — De nombreux détails recueillis sur la catastrophe de chemin de fer qui eut lieu en Allemagne, près de Hamm, apprennent que le nombre des tués fut de 700.

Épouse à une calomnie allemande. — La presse germanique a commenté la publication par les maximalistes russes d'un document secret, disant que le gouvernement français reconnaissait à la Russie toute liberté pour la fixation de ses limites occidentales. Elle a insinué que la France laisserait la Russie dépouiller la Suède de la province du Nordland et de ses mines de fer et que, d'autre part, elle sacrifierait aux revendications usurpatrices de la Russie les droits territoriaux de la Pologne. Un communiqué officiel remet les choses aux points. La formule rapportée dans ce document ne pouvait s'appliquer qu'aux frontières contiguës aux territoires ennemis.

Mort d'un lieutenant aviateur. — Le lieutenant aviateur Jean Vienneot est mort à l'hôpital de Belfort des suites des blessures qu'il avait reçues dans un combat aérien. Il était titulaire de plusieurs citations à l'ordre de l'armée.

Incendie dans une manutention. — Un commencement d'incendie s'est déclaré à la manutention militaire de Foix.

Les résultats sportifs

CVCLISME

Au Velodrome d'Hiver. — Résultats :

Prix de Venise (scratch 800 mètres). — Séries gagnées par Lorain, Trouvé, Larrue, Simonet, Trante, Perrine, Polletri, Chardon, Paillard. — Finale : 1. Larrue, 2. Trante, 3. Chardon.

Handicap du Quart de Mille (402 mètres). — 1. Dubouché (40 m.), 2. Moreau (35 m.), 3. Perrine (scratch), 4. Augé (30), 5. Germann (30), 6. R. Rousseau.

Tentative de Record. — Verkeyn derrière la moto de Fossier abat les 10 milles, départ arrêté (10 k. 93 m.) en 13'5"25. Le record de Sérés, 13'10", est donc battu.

Course de Primes (3 kil.). — Primes enlevées par Limay (3), Deschamps (3), Perrine (2), Lorain (3). — Primes finales : 1. Vandenhove, 2. Simonet, 3. Johay, 4. Lorain, 5. Larrue.

Match Sérés-Dupuy. — Sérés rejoint Dupuy après 20 tours de poursuite (7 k. 500) accomplis en 10'38".

La Course de l'Heure (une heure derrière tandem). — 1. Pélissier (48 k. 200), 2. Darragon à une longueur, 3. Godivier à une longueur, 4. Ali Nefati à 2.500 mètres, Darragon et Nefati remplaçaient les Italiens Belloni et Sivocchi.

CROSS COUNTRY

La Coupe de Paris. — La seconde épreuve de la Coupe de Paris s'est déroulée à Robinson. Résultats : 1. J. Keyser (A.S.F.), 8 kil. 400 m. en 20 m. 44 s. ; 2. Schnellmann (C.A.S.G.), à 2 mètres ; 3. Maillet (A.S.F.), à 5 m. ; 4. Devaux (A.S.F.) ; 5. Terrier (C.A.S.G.) ; 6. Bégault (A.S.F.) ; 7. Faure (A.S.F.) ; 8. M. Delwart (C.A.S.G.) ; 9. Monier (C.A.S.G.) ; 10. H. Delwart (C.A.S.G.).

LA RENTE EST LE TITRE d'un peuple qui combat

On a souvent dit, avec plus ou moins de bienveillance, que les Français étaient un peuple de rentiers. En 1913, à propos de la discussion des crédits militaires, la Gazette de France prétendait que ce peuple de rentiers, gâté par la vie facile, serait incapable de s'imposer les sacrifices financiers et de pratiquer les vertus fortes dont l'Allemagne se faisait gloire. La guerre, au contraire, montre chaque jour en pratique l'énergie et l'abnégation de ce peuple à l'étranger, duquel le colonel House vient d'exprimer, au nom de tous les Alliés, une admiration reconnaissante. La France saura accepter les restrictions ; elle a toujours su pratiquer l'économie.

S'il est bon qu'après la guerre elle apporte un esprit nouveau dans sa vie financière, pour le moment son attachement à la Rente ne présente que des avantages. La Rente est le titre d'un peuple qui combat. Elle s'est particulièrement développée chez nous à l'occasion de nos nombreuses guerres. Mais il y avait un autre motif à son succès : c'est qu'elle était adaptée pour le mieux aux convenances d'une population telle que la nôtre, composée en majeure partie de petits capitalistes et de ruraux faisant valoir eux-mêmes leur patrimoine.

Comment n'auraient-ils pas apprécié un titre donnant satisfaction à leur prudence et à leur goût pour les revenus réguliers, titre dont les coupons ont été payés avec une ponctualité parfaite pendant tout le dix-neuvième siècle et auquel tant de familles doivent leur modeste aisance ? C'est un titre facile à acquérir soit dans l'intervalle des emprunts, soit surtout au moment des émissions. Pour se refuser à devenir rentier à l'occasion du troisième emprunt de guerre, il faudrait ne pas trouver 69 fr. 20 à placer par termes échelonnés, du 26 novembre 1917 au 5 mai 1918. Les souscripteurs fortunés peuvent d'ailleurs pour leur commodité obtenir de fortes coupures. La souscription est gratuite et l'achat en d'autres temps n'occasionne, comme l'aliénation des rentes françaises, que des frais insignifiants.

LA RENTE EST LE TITRE d'un peuple qui combat

On a souvent dit, avec plus ou moins de bienveillance, que les Français étaient un peuple de rentiers. En 1913, à propos de la discussion des crédits militaires, la Gazette de France prétendait que ce peuple de rentiers, gâté par la vie facile, serait incapable de s'imposer les sacrifices financiers et de pratiquer les vertus fortes dont l'Allemagne se faisait gloire. La guerre, au contraire, montre chaque jour en pratique l'énergie et l'abnégation de ce peuple à l'étranger, duquel le colonel House vient d'exprimer, au nom de tous les Alliés, une admiration reconnaissante. La France saura accepter les restrictions ; elle a toujours su pratiquer l'économie.

S'il est bon qu'après la guerre elle apporte un esprit nouveau dans sa vie financière, pour le moment son attachement à la Rente ne présente que des avantages. La Rente est le titre d'un peuple qui combat. Elle s'est particulièrement développée chez nous à l'occasion de nos nombreuses guerres. Mais il y avait un autre motif à son succès : c'est qu'elle était adaptée pour le mieux aux convenances d'une population telle que la nôtre, composée en majeure partie de petits capitalistes et de ruraux faisant valoir eux-mêmes leur patrimoine.

Comment n'auraient-ils pas apprécié un titre donnant satisfaction à leur prudence et à leur goût pour les revenus réguliers, titre dont les coupons ont été payés avec une ponctualité parfaite pendant tout le dix-neuvième siècle et auquel tant de familles doivent leur modeste aisance ? C'est un titre facile à acquérir soit dans l'intervalle des emprunts, soit surtout au moment des émissions. Pour se refuser à devenir rentier à l'occasion du troisième emprunt de guerre, il faudrait ne pas trouver 69 fr. 20 à placer par termes échelonnés, du 26 novembre 1917 au 5 mai 1918. Les souscripteurs fortunés peuvent d'ailleurs pour leur commodité obtenir de fortes coupures. La souscription est gratuite et l'achat en d'autres temps n'occasionne, comme l'aliénation des rentes françaises, que des frais insignifiants.

LA RENTE EST LE TITRE d'un peuple qui combat

On a souvent dit, avec plus ou moins de bienveillance, que les Français étaient un peuple de rentiers. En 1913, à propos de la discussion des crédits militaires, la Gazette de France prétendait que ce peuple de rentiers, gâté par la vie facile, serait incapable de s'imposer les sacrifices financiers et de pratiquer les vertus fortes dont l'Allemagne se faisait gloire. La guerre, au contraire, montre chaque jour en pratique l'énergie et l'abnégation de ce peuple à l'étranger, duquel le colonel House vient d'exprimer, au nom de tous les Alliés, une admiration reconnaissante. La France saura accepter les restrictions ; elle a toujours su pratiquer l'économie.

S'il est bon qu'après la guerre elle apporte un esprit nouveau dans sa vie financière, pour le moment son attachement à la Rente ne présente que des avantages. La Rente est le titre d'un peuple qui combat. Elle s'est particulièrement développée chez nous à l'occasion de nos nombreuses guerres. Mais il y avait un autre motif à son succès : c'est qu'elle était adaptée pour le mieux aux convenances d'une population telle que la nôtre, composée en majeure partie de petits capitalistes et de ruraux faisant valoir eux-mêmes leur patrimoine.

Comment n'auraient-ils pas apprécié un titre donnant satisfaction à leur prudence et à leur goût pour les revenus réguliers, titre dont les coupons ont été payés avec une ponctualité parfaite pendant tout le dix-neuvième siècle et auquel tant de familles doivent leur modeste aisance ? C'est un titre facile à acquérir soit dans l'intervalle des emprunts, soit surtout au moment des émissions. Pour se refuser à devenir rentier à l'occasion du troisième emprunt de guerre, il faudrait ne pas trouver 69

CERCLES

— Ont été reçus membres du Cercle de l'Union, au scrutin de ballottage :

Le comte Léon de Moltke-Huitfeldt, dont les parrains étaient S. Exc. M. Bernhoff, ministre de Danemark, et le vicomte d'Harcourt ; M. Rodolphe Darblay, présenté par M. Aubry Vitet et le comte Xavier de La Rochefoucauld.

MARIAGES

— On annonce les fiançailles de l'aviateur René Fonck, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la médaille militaire, de la croix de guerre avec quinze palmes, de médailles d'honneur et de médailles militaires anglaises, avec Mlle Renée Graf.

DEUILS

— Un service solennel a été célébré hier en l'église de la Mission belge, rue de Charonne, 81, à la mémoire des soldats belges tombés au champ d'honneur.

La messe a été dite par l'abbé J. Moyersoen, directeur de la Mission, et l'absoute donnée par Mgr Odellin, vicaire général, représentant S. Em. le cardinal Amette. Après l'évangile, le R. P. Hénusse, aumônier militaire de l'armée belge, prononça un émouvant discours.

On remarquait au premier rang de l'assistance S. A. R. Mme la duchesse de Vendôme, accompagnée de Mlle de Saint-Exupéry ; le colonel Dupuy, représentant le président de la République. Venaient ensuite : S. Exc. le ministre de Belgique et la baronne de Gaiffier d'Hestroy, ainsi que tout le personnel de la légation ; M. Bastin, consul général de Belgique ; les ambassadeurs d'Italie, du Japon, et la plupart des membres du corps diplomatique allié.

Nous apprenons la mort :

De Mme Jules de Hay, née Fernandez, mère de la marquise de Montebello ;

De M. Jean Maitrot, qui vient de succomber, à Châlons-sur-Marne, âgé de dix-neuf ans, aux suites d'une maladie contractée en service commandé. Il était le fils du général Maitrot ;

De Mme Albert Blazy, née Delpire, décédée subitement.

BIENFAISANCE

— Le Secours franco-américain pour la France dévastée donnera, aujourd'hui lundi, à 3 heures, une grande matinée de gala à l'Exposition des dons américains, 136, avenue des Champs-Élysées.

Au programme : Mme Madeleine Roch, de la Comédie-Française ; Mme Marguerite Picard, de l'Opéra ; Mme Yvonne Gabaroché et le compositeur Gaston Gabaroché, Mlle Maupas, Netty-Trapet, MM. Jacques de Féraudy, de la Comédie-Française ; Boucot, du Vaudeville, et Nibor, du concert Mayol. Après le concert, les dames patronnesses serviront le thé au profit de l'Œuvre.

— Une cérémonie organisée par le Comité France-Amérique et la Croix-Rouge française a eu lieu hier après-midi à l'Exposition des dons américains, 136, avenue des Champs-Élysées, sous la présidence de M. Louis Renault, membre de l'Institut, président du comité central de la Croix-Rouge.

M. Louis Renault, la comtesse d'Haussonville et M. Germain Bapst ont pris successivement la parole pour remercier l'Amérique du précieux concours apporté à la Croix-Rouge française.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

Malgré la hausse sur les cuirs, TOMMY, bottier, vous donne les plus beaux modèles à des prix défiant la concurrence.

Venez sans visites, 1, rue de Provence ; 23, rue des Martyrs, et 81, passage Brady !

FIN DE SAISON
Soldes avant Inventaire
MANTEAUX et COSTUMES
PRIX TRÈS AVANTAGEUX
PARIS-TAILLEUR
3, Rue du Louvre, Paris.

La documentation sur la guerre la plus complète et la plus exacte est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

Hormis le JUVENIL
il n'y a pas au monde de CORSETS vraiment faits pour la FILLETTE

Chose inouïe... Tous sont bâtis sur le modèle des corsets de femme, à peu de chose près : erreur pernicieuse qui met obstacle au développement des organes vitaux ainsi ensermés.

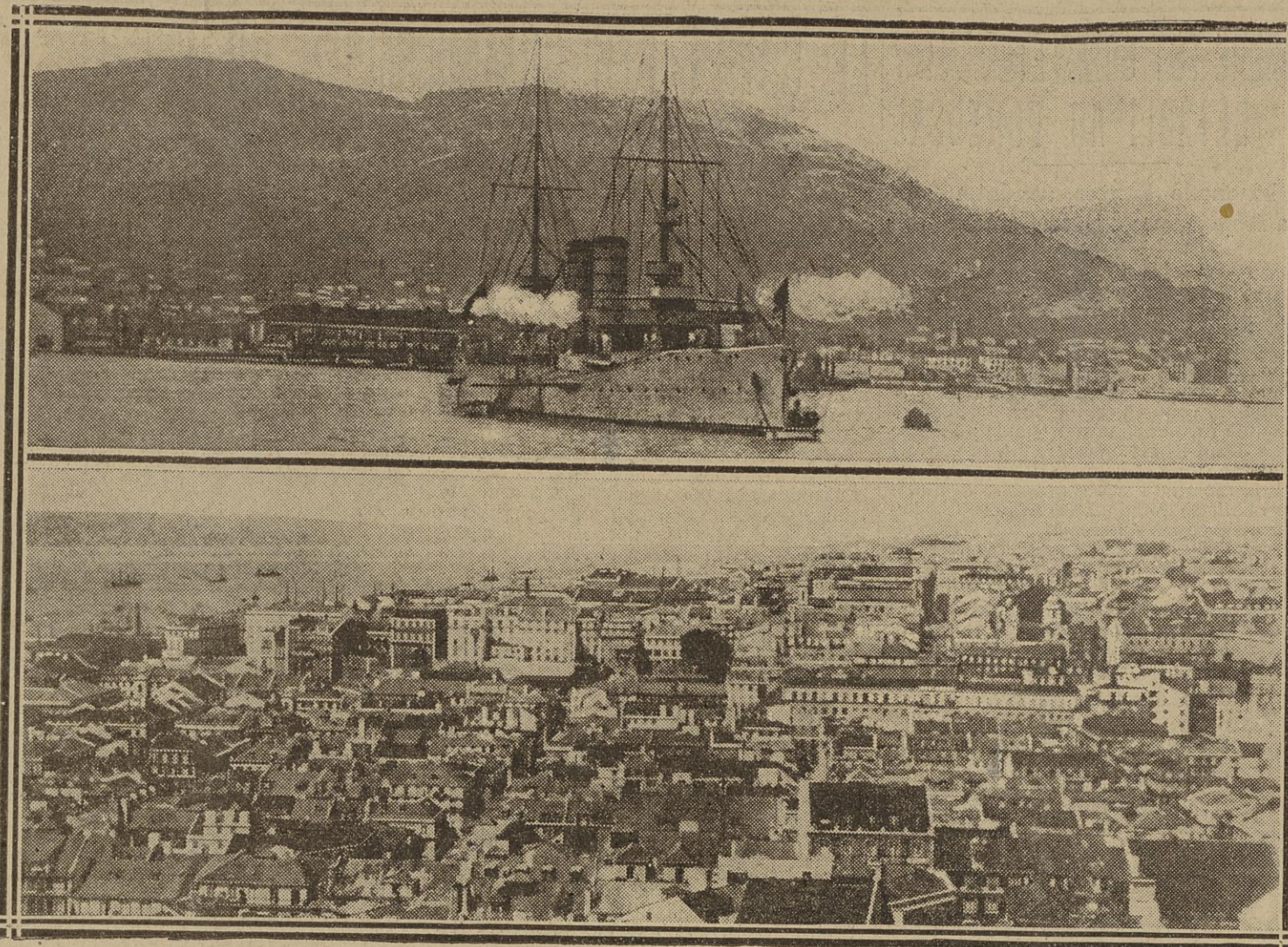
Le JUVENIL est le seul corset qui ait été créé spécialement pour la Fillette en formation et la Jeune Fille en pleine croissance. C'est un corset incomparable pour l'adolescence.

Prix de 6 à 20 ans : 16 fr. à 28.50 suivant l'âge
L'exporter partout, FRANCE ET PARIS, 200 DÉPÔTS
Nous demander la liste avec notice E
Corseterie spéciale de France, 18, r. Taillout, Paris

Montres

Longines
Élégantes et précises.

Le gérant : VICTOR LAUVERGAT.
Imprimerie, 49, rue Cadet, Paris. — Volamard.



LE CROISEUR "VASCO-DE-GAMA". — PANORAMA DE LISBONNE

Nous publions, d'autre part, des renseignements nouveaux sur les émeutes qui viennent d'éclater à Lisbonne et qui ont abouti à la chute du gouvernement. Voici, au-dessus d'une vue panoramique de la capitale portugaise, la photographie du croiseur "Vasco-de-Gama", qui, avec le destroyer "Guediana", prit une part active à la lutte contre les révolutionnaires en bombardant leurs positions.

B L O C - N O T E S

QUE les pessimistes sont donc d'ennuyeuses personnes ! Je ne dis pas qu'ils désirent et attendent la victoire avec moins d'impatience que les meilleurs d'entre nous. Mais ils l'attendent sans bonne grâce ; ils la désirent en fronçant le sourcil, et leur impatience est grognonne. On connaît des mères qui aiment leurs enfants de la même façon que ces gens-là aiment leur patrie : en bougonnant sans cesse ; en donnant, au besoin, des claques à l'enfant, pour contenter leur cœur et prouver qu'elles sont de bonnes mères. Il y a, du reste, un proverbe idiot là-dessus : « Qui aime bien châtie bien. »

Les pessimistes persévéreront donc dans l'habitude d'adorer leur pays en pensant de lui le plus de mal possible ; et je viens précisément d'en rencontrer un que la dernière image d'Excelsior a mis hors de lui : l'image d'hier, qui nous montre, à côté d'un tank, une nacelle de zeppelin transformée en un guichet de souscription où la foule s'empresse. Mon ami avoue que l'idée est spirituelle ; mais, comme il convient à un bon pessimiste, il s'inquiète. Il était inquiet de l'ouverture de la souscription ; inquiet de tant d'appels, de tant de notes publiées partout, de tant de juste confiance manifestée sur tous les murs... Les affiches illustrées l'ont alarmé plus encore. On essayait d'amuser le public et de l'émouvoir... Mauvais signe. Et le voilà tout à fait affolé par le tank et le zeppelin.

— Qu'en pensez-vous ? me dit-il. Et croyez-vous que si les milliards nous arrivaient vraiment en aussi grand nombre qu'on le dit, de pareils moyens de réclame seraient nécessaires ?

J'ai répondu à mon ami : — Victor, vous êtes très intelligent ; mais il y a des choses que vous ne comprendrez jamais. Interrogez un commerçant : il vous dira que la publicité ne profite qu'aux très bons produits et qu'elle s'use en vain sur les autres. Et il ajoutera que le produit le meilleur a besoin de publicité parce qu'il plaît toujours à ceux qui le consomment d'admirer les raisons qui le lui font aimer. Et cela est vrai de tout : d'un emprunt où tout le monde souscrit comme d'une pièce où tout le monde court — comme de la religion elle-même... Un vieux curé, homme d'esprit, ne disait-il pas un jour que des cloches qui sonnent sont une publicité fort agréable au bon Dieu ?

SONIA.

Emplois nouveaux

Dans un grand cataclysme comme celui qui bouleverse le monde, il y a aussi les petits côtés qui ne sont pas les moins importants.

Supposez que, par suite de la guerre, certains Etats soient absorbés par des Etats vainqueurs ; c'est autant de diplomates qui

se trouveront subitement sans emploi : l'Etat absorbé n'aura plus d'envoyés à l'étranger, les Etats étrangers n'auront plus de représentants auprès de l'Etat disparu. Voilà tout un lot d'élegants représentants de la Carrière sur le pavé.

En revanche, supposez que les idées séparatistes de la Finlande et de l'Ukraine se réalisent ; supposez que la Pologne sorte indépendante du conflit, qu'il soit créé une Lithuanie, une Estonie : quand toutes les puissances du monde auront reconnu ces nouveaux Etats, ce sera l'occasion pour eux de créer toute une représentation à l'étranger, tandis que l'étranger créera chez eux des légations, des consulats, peut-être des ambassades.

Il y aura de part et d'autre de l'avancement.

Mais l'avancement ne sera pas aussi agréable d'un côté que de l'autre. Prenez un digne habitant de la Finlande et accordez-le à Paris ou à Londres : il ne s'en nuiera pas.

Prenez un brillant secrétaire à Rome, à Paris, à Londres, à Washington, faites-en un ministre en Finlande : évidemment, il sera flatté, mais quel revers à la médaille quand il lui faudra séjourner toute l'année à Helsingfors !

On se souvient encore au Quai d'Orsay de ce qui suivit la création de l'Etat d'Albanie. Quand notre ministre arriva là-bas, il ne trouva exactement pour se loger rien du tout ! Il fallut lui envoyer de France un baraquement démontable, et avant que le baraquement fut remonté la guerre était déclarée et l'Albanie avait disparu !

La soupe au sel

A la porte de certains édifices municipaux on peut apercevoir depuis quelques jours des voitures portant de lourds sacs gris que des Kabyles déchargent péniblement. C'est du sel qu'on emmagasine dans les caves en vue de parer aux chutes de neige possibles. Cette coutume de faire fondre la neige en la salant date, à Paris, de moins de quarante ans. Le système fut essayé puis adopté à la suite du grand hiver de 1879-1880, dont tous les gens assez âgés ont gardé le souvenir.

Cette année-là, la température tomba à -25°, et se maintint à ce chiffre pendant plusieurs semaines. La Seine était gelée. On y patinait comme sur un étang. Entre le pont des Saints-Pères et le pont des Arts, il y avait deux immenses glissières où, chaque après-midi, les gamins emmitouflés jusqu'aux oreilles et même les passants plus mûrs allaient se livrer aux joies de la glissade.

La neige étant tombée jusqu'à former des couches de dix à vingt centimètres, resta sur les chaussées pendant des jours et des jours. Impossible de la balayer, tant elle était dure. Aucune voiture ne pouvait plus circuler. Les ordures gisaient sur les trottoirs. Les bateaux de charbon, immobilisés dans les canaux, ne pouvaient décharger leur marchandise. Les tramways, les omni-

buses restaient dans les remises. La vie était comme suspendue. La provision de charbon épuisée par le grand froid, des quartiers entiers n'avaient pour se chauffer que le combustible que des porteurs convoquaient sur leurs épaules. On imagine le prix auquel il était vendu et les souffrances que bien des gens endurèrent. Les conduites d'eau et de gaz étaient prises. C'était la fin de tout.

Il y eut de telles protestations que l'administration jura qu'on ne l'y prendrait plus. Elle chercha et, l'année suivante, à la première neige, elle fit saler les rues.

Les vieilles histoires

— Vous vous apitoyez sur le sort des juges de paix, nous dit un fecteur ; mais vous oubliez les avantages de leur place.

Et il nous raconte une bonne histoire : Un paysan était venu consulter officieusement un juge de paix sur un procès pendant. Il avait au bras le traditionnel panier que les paysans n'abandonnent presque jamais. La consultation terminée, il tira du panier un superbe lapin qu'il pria le juge d'accepter, non à titre de cadeau, certes, mais comme échantillon d'une race par lui créée.

Le juge, indigné de ce geste corrompue, saisit le lapin par les oreilles et le jette par la fenêtre en disant :

— Voilà ce que je fais de votre lapin. Mes conseils sont gratuits !

Seulement, la fenêtre donnait sur la basse-cour, où le lapin se trouva, comme par hasard, au milieu de volailles et de camarades de même provenance.

L'histoire est amusante. Mais nos juges de paix ne s'en montreront pas émus et n'en seront pas plus riches : on la raconterait déjà au temps de l'avocat Patelin ou du juge Bridoisson.

LE PONT DES ARTS

L'Académie des Beaux-Arts vient de procéder à l'élection d'un membre titulaire dans la section de sculpture, en remplacement de M. René de Saint-Marceaux, décédé.

M. Garet a été élu au cinquième tour de scrutin par 21 voix sur 32 votants.

Non seulement la langue bretonne n'est pas morte, mais elle alimente une très riche littérature. Un éditeur parisien va publier un livre de M. Calloch, l'écrivain de l'île de Groix, qui a été tué à la guerre il y a quelques mois. Les caractères seront romains, mais la langue sera bretonne, à la fois très pure et parfaitement populaire. M. Calloch est fils de pêcheur ; il a vécu longtemps dans l'île de Groix ; c'est un produit spontané de la terre bretonne.

Il y a un écrivain anglais qui a eu l'idée de juger la société française contemporaine d'après la littérature et en se basant notamment sur l'œuvre dramatique de Brieux. L'idée est bizarre, mais elle a eu du moins le mérite de rectifier l'opinion américaine qui considère les Français comme l'œuvre unique d'un dramaturge qui s'est occupé de maint problème social. Cet auteur s'appelle William H. Scheffey.

LE VEILLEUR

Il n'est jamais trop tôt pour bien faire.

Une de nos gloires médicales a dit : Mieux vaut prévenir que guérir. Et c'est ainsi qu'obéissant à ce principe, on voit nos médecins s'attacher non seulement à combattre la maladie pour laquelle ils sont appelés, mais encore à éliminer toute chance de complication.

Donc, lorsqu'il s'agit de votre santé, ne vous fiez pas au fatalisme, ne vous fiez pas à votre énergie, ne vous fiez pas à votre santé, ne vous fiez pas à votre âge, ne vous fiez pas à votre force, ne vous fiez pas à votre jeunesse, ne vous fiez pas à votre beauté, ne vous fiez pas à votre intelligence, ne vous fiez pas à votre talent, ne vous fiez pas à votre vertu, ne vous fiez pas à votre honneur, ne vous fiez pas à votre réputation, ne vous fiez pas à votre fortune, ne vous fiez pas à votre pouvoir, ne vous fiez pas à votre influence, ne vous fiez pas à votre gloire, ne vous fiez pas à votre immortalité.

Ne vous fiez pas à votre santé, ne vous fiez pas à votre énergie, ne vous fiez pas à votre force, ne vous fiez pas à votre jeunesse, ne vous fiez pas à votre beauté, ne vous fiez pas à votre intelligence, ne vous fiez pas à votre talent, ne vous fiez pas à votre vertu, ne vous fiez pas à votre honneur, ne vous fiez pas à votre réputation, ne vous fiez pas à votre fortune, ne vous fiez pas à votre pouvoir, ne vous fiez pas à votre influence, ne vous fiez pas à votre gloire, ne vous fiez pas à votre immortalité.

Ne vous fiez pas à votre santé, ne vous fiez pas à votre énergie, ne vous fiez pas à votre force, ne vous fiez pas à votre jeunesse, ne vous fiez pas à votre beauté, ne vous fiez pas à votre intelligence, ne vous fiez pas à votre talent, ne vous fiez pas à votre vertu, ne vous fiez pas à votre honneur, ne vous fiez pas à votre réputation, ne vous fiez pas à votre fortune, ne vous fiez pas à votre pouvoir, ne vous fiez pas à votre influence, ne vous fiez pas à votre gloire, ne vous fiez pas à votre immortalité.

M. LUCIEN GUITRY, AUTEUR DE "GRAND-PÈRE", JOUERA SA PIÈCE CE SOIR, A LA PORTE-SAINT-MARTIN

M. Lucien Guitry, acteur célèbre, fera ce soir, à la Porte-Saint-Martin, ses débuts d'auteur dramatique.

Nous avons demandé au comédien, dont on aime la puissante autorité, de nous parler de *Grand-Père* :

— Si vous saviez combien il me serait plus facile de vous parler d'autre chose ! Est-il essentiel que je vous raconte tout ce qui a trait à la naissance de *Grand-Père* ? Croyez-vous que le public s'intéresse encore à l'histoire des pièces ? Aime-t-il tant que cela le théâtre ? Je pense qu'il y vient beaucoup pour lui-même ; pour l'assemblée, il a besoin de se grouper, de se distraire.

— Il n'existe, pour lui comme pour nous, qu'un événement : c'est la guerre.

— Donc, rien sur les origines, les à-côté. Quant à l'œuvre, il la jugera. Dites simplement qu'elle passera ce soir, en général à huit heures et quart, exactement, on frappera les trois coups et le rideau se lèvera.

De son côté, M. Hertz, directeur de la Porte-Saint-Martin, nous a dit :

— M. Lucien Guitry m'a tu sa pièce à la veille de la mobilisation, dans sa propriété du prieuré de Luynes. Nous avions décidé de la créer en octobre 1914. C'est le prototype de la comédie, tour à tour spirituelle et sentimentale, avec une étonnante force de vérité dans le dialogue. L'action se déroule en Touraine. Autour de M. Lucien Guitry, j'ai eu la coquette idée de grouper une interprétation digne de lui. Des rôles brefs seront tenus par des vedettes. Au reste, la distribution comprend toute une famille : le grand-père, M. Lucien Guitry ; son fils, M. Renoir ; sa fille, Mlle Marcelle Lender ; ses deux petites-filles, Mlles Jeanne Desclaux et Andrée Pascal ; son gendre, M. Joffre ; son frère — un évêque — M. Duquesne ; et une nièce, Mlle Gabrielle Dorziat, et il faut ajouter deux autres personnages : MM. Louis Gauthier et Henri Roussel.

C'est cette famille que le public verra vivre, à partir de demain, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, et tous ceux qui connaissent l'œuvre ajoutent : pendant de nombreux soirs. — R. V.

L'abondance des matières nous oblige à remettre à demain le compte rendu des grands concerts, par notre collaborateur M. Fernand Le Borne.

THÉ DE L'APOLLO

20, rue de Clichy. — Entrée libre. Les dernières créations de nos grands couturiers.

Ce soir :

Opéra, relâche. Comédie-Française, 7 h. 45, la Nuit d'octobre, la Châlière.

Opéra-Comique, relâche. Odéon, 7 h. 45, Britannicus.

Gaité-Lyrique, relâche. Vaudeville, 8 h. 30, la Marmite de l'escouade.

Variétés, 8 h. 15, Polich et Perlmutter. Gymnase, 8 h. 30, Petite Reine.

Antoine, 7 h. 45, les Bulors et la Finette. Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, répétition générale de *Grand-Père*, de M. Lucien Guitry.

Trion-Lyrique, relâche. Châtelet, 8 h. 10, Tour du Monde en 80 jours.

Sarah-Bernhardt, 8 h. 30, les Nouveaux riches. Th. Réjane, 8 h. 15, l'Autre Combat.

Apollo, 8 h. 15, l'Homme à la clef. Palais-Royal, 8 h. 30, le Comportement des Dames seules.

Athénée, 8 h. 15, le Marchand d'estampes. Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, Madame et son filleul.

Nouvel-Ambigu, 8 h. 15, le Système D. Renaissance, 8 h. 30, les Drôles d'Hercole.

Cluny, 8 h. 30, Quatre femmes et un caporal. Déjazet, 8 h. 15, les Femmes à la caserne.

Edouard-VII, 8 h. 45, le Feu du voisin. Femina, 8 h. 30, Gobelet de Paris. Loc. Wag. 29-73.

Grand-Guignol, 8 h. 30, la Grande Epouvante. Capucines (T. Gut. 56-40), 8 h. 30, 4 part ça, le Grand Jeu, le Prologue.

Michel, 8 h. 30, Plus ça change. Scala, 8 h. 15, Occupe-toi d'Amélie.

Comédie-Marinny, 8 h. 30, la Mariée du Touring Club.

Gaumont, 8 h. 45, la Jambe ! fantaisie-revue en 2 actes et 25 tableaux.

SPECTACLES DIVERS

Folies-Bergère, 8 h. 30, la Revue féérique. Olympia, 8 h. 30, vingt vedettes et attractions.

Bo-Tan, 8 h. 30, Ca nard, grande revue d'hiver. Mat. jeudis, dim. et fêtes. Loc. Rog. 30-72.

Nouveau-Cirque, tous les soirs, sauf lundi. Matinée mercredi, jeudi, samedi et dimanche.

CINEMAS

Gaumont-Palace, 8 h. 15, la Fille des flots, la Secrétaire privée. Loc. 4, r. Forest, 11 à 12 et 15 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

Select, 27, Bd Italiens, Mat. 2 h. 15. Soir 8 h. 30. Christus.

A l'Université des Annales, 51, rue Saint-Georges, aujourd'hui, 8 h. 30, « le Désert arabe », conférence par Mme Myrion Harry.

COURS ET CONFÉRENCES

A l'Université des Annales, 51, rue Saint-Georges, aujourd'hui, 8 h. 30, « le Désert arabe », conférence par Mme Myrion Harry.

ZÉNITH

Le programme pour l'obtention du brevet militaire d'aptitude automobile comporte « l'Étude du Carburateur Zénith. » (Les Journaux.)

SOCIÉTÉ DU CARBURATEUR ZÉNITH

Siège soc. et Usines, 54, chem. Feuillat, Lyon. Maison à Paris, 15, rue du Débarcadere.

Usines et suc., LYON, PARIS, LONDRES, LA HAYE, MILAN, TURIN, DETROIT, NEW-YORK, GENEVE.

Le siège social à Lyon répond par courrier à toute demande de renseignements d'ordre technique ou commercial.

ENVOI IMMÉDIAT DE TOUTES PIÈCES

Le programme pour l'obtention du brevet militaire d'aptitude automobile comporte « l'Étude du Carburateur Zénith. » (Les Journaux.)

SOCIÉTÉ DU CARBURATEUR ZÉNITH

Siège soc. et Usines, 54, chem. Feuillat, Lyon. Maison à Paris, 15, rue du Débarcadere.

Usines et suc., LYON, PARIS, LONDRES, LA HAYE, MILAN, TURIN, DETROIT, NEW-YORK, GENEVE.

Le siège social à Lyon répond par courrier à toute demande de renseignements d'ordre technique ou commercial.

ENVOI IMMÉDIAT DE TOUTES PIÈCES

Le programme pour l'obtention du brevet militaire d'aptitude automobile comporte « l'Étude du Carburateur Zénith. » (Les Journaux.)

SOCIÉTÉ DU CARBURATEUR ZÉNITH

Siège soc. et Usines, 54, chem. Feuillat, Lyon. Maison à Paris, 15, rue du Débarcadere.

Usines et suc., LYON, PARIS, LONDRES, LA HAYE, MILAN, TURIN, DETROIT, NEW-YORK, GENEVE.

Le siège social à Lyon répond par courrier à toute demande de renseignements d'ordre technique ou commercial.

ENVOI IMMÉDIAT DE TOUTES PIÈCES

Le programme pour l'obtention du brevet militaire d'aptitude automobile comporte « l'Étude du Carburateur Zénith. » (Les Journaux.)

SOCIÉTÉ DU CARBURATEUR ZÉNITH

Siège soc. et Usines, 54, chem. Feuillat, Lyon. Maison à Paris, 15, rue du Débarcadere.